




All Theses and Dissertations

2011-03-10

Maurice Scève, *Lyonnais*: Identité régionale, topographie urbaine et lyrisme dans la *Délie*

Elise Agathe Alice Danguy
Brigham Young University - Provo

Follow this and additional works at: <https://scholarsarchive.byu.edu/etd>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Italian Language and Literature Commons](#)

BYU ScholarsArchive Citation

Danguy, Elise Agathe Alice, "Maurice Scève, *Lyonnais*: Identité régionale, topographie urbaine et lyrisme dans la *Délie*" (2011). *All Theses and Dissertations*. 2493.
<https://scholarsarchive.byu.edu/etd/2493>

This Thesis is brought to you for free and open access by BYU ScholarsArchive. It has been accepted for inclusion in All Theses and Dissertations by an authorized administrator of BYU ScholarsArchive. For more information, please contact scholarsarchive@byu.edu, ellen_amatangelo@byu.edu.

Maurice Scève, *Lyonnais*: Identité régionale, topographie urbaine et lyrisme dans la *Délie*

Elise Danguy

A thesis submitted to the faculty of
Brigham Young University
in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Master of Arts

Robert J. Hudson, chair
Jesse D. Hurlbut
Daryl P. Lee

Department of French and Italian

Brigham Young University

April 2011

Copyright © 2011 Elise Danguy

All Rights Reserved

ABSTRACT

Maurice Scève, *Lyonnais*: Identité régionale, topographie urbaine et lyrisme dans la *Délie*

Elise Danguy
Department of French and Italian, BYU
Master of Arts

Ce document est une méta-narration de l'article « Maurice Scève, *Lyonnais*: Identité régionale, topographie urbaine et lyrisme dans la *Délie* » écrit par Professeur Robert J. Hudson et moi-même, et que nous espérons voir publier d'ici peu. Il contient une bibliographie annotée de toutes les sources primaires et secondaires consultées, d'un compte rendu du processus d'écriture de l'article ainsi que l'analyse de plusieurs dizains nécessaires pour soutenir l'argument principal de l'article.

Notre article traite la façon dont Maurice Scève, un poète lyonnais du 16^e siècle, utilise la topographie lyonnaise afin de se définir comme *Lyon* mais aussi comme auteur lyrique de la renaissance qui s'inscrit dans la tradition pétrarquiste. Notre étude se concentre sur la *Délie*, un recueil de 449 dizains, 50 emblèmes, un huitain et une devise dans lequel Maurice Scève dévoue son amour à une femme qu'il nomme Délie mais qui ne l'aime pas en retour. Nous avons sélectionné les dizains qui traitent directement de la ville de Lyon et dans lesquels Maurice Scève chante et peint la ville pour ensuite s'y associer et s'y comparer. Notre article examine dans un premier temps le contexte de Lyon comme ville lyrique du 16^e siècle qui regorge de symbolismes et de mysticisme. Nous faisons référence aux amours charnels du Rhône et de la Saône, ainsi qu'à l'amour plus spirituel du Mont Fourvière qui veille sur la ville. Dans un deuxième temps, nous examinons les parallèles entre le mont Fourvière et Maurice Scève, qui se dépeint comme Lyon. Nous remarquons entre-autres que l'attribut sacré de la montagne caractérise les louanges de Scève pour son objet de « plus haute vertu, » alors que les deux fleuves qui coulent aux pieds du mont tels des larmes transcrit la souffrance d'un amour perdu et impossible. Dans un troisième temps, nous remarquons cette même analogie dans la forme et au cœur-même des rimes, car Scève chante le mont et les fleuves au fur et à mesure qu'il les peint et peint son propre amour.

Keywords: Maurice Scève, Lyon, Délie, Topographie, Identité régionale, Fourvière, Saône, Rhône, Lyrisme, Rimes.

REMERCIEMENTS

Je suis très reconnaissante envers tous ceux qui m'ont aidée à accomplir ce projet pour leur soutien constant, leurs encouragements, et leur contribution. Tout d'abord, je voudrais dire un grand merci à Professeur Hudson pour m'avoir donné goût au lyrisme lyonnais, et pour avoir accordé de son précieux temps à ce projet, pour sa patience et son expertise qui m'ont permis de finir cette thèse, et pour l'immense contribution à notre article. J'aimerais aussi remercier professeur Lee et professeur Hurlbut pour leur soutien et leur aide tout au long de ce projet, et pour avoir accepté de faire partie de mon comité. Enfin, je voudrais remercier mes parents qui m'ont toujours soutenue dans la poursuite de mes études, ainsi que ma famille et mes amis pour tous leurs encouragements et bons conseils.

TABLE DES MATIERES

Préface.....	1
Introduction.....	3
Bibliographie commentée	5
Source primaire	5
Sources secondaires.....	6
Études de quelques dizains, tirés de <i>Délie</i>	177
Abrégé des changements effectués avec exemples.....	30
Conclusion	43
Bibliographie.....	44

Préface

Afin de satisfaire aux conditions nécessaires pour l'obtention de ma maîtrise, j'ai décidé de co-écrire l'article « Maurice Scève, Lyonnais: Identité régionale, topographie urbaine et lyrisme dans la *Délie* » avec Robert Hudson, de préparer une bibliographie annotée de tous les ouvrages consultés pendant mes recherches, ainsi qu'une méta-narration de la construction de l'article. J'ai aussi décidé d'inclure ma propre analyse de plusieurs dizains de *Délie* qui soutient l'argument principal de l'article.

L'idée de ce projet est issue d'une analyse du dizain XXVI de *Délie* que j'ai initialement écrit pour un cours avec Robert Hudson sur le lyrisme lyonnais à la Renaissance en automne 2009. En parlant de cette analyse avec professeur Hudson, il m'avait suggéré d'analyser plus attentivement la disposition des rimes de ce dizain, tout en dessinant sur un bout de papier la façon dont les rimes féminines et masculines pouvaient représenter la topographie de la ville de Lyon, avec le mont Fourvière et les deux fleuves. Cette idée de représentation topographique par les rimes m'a beaucoup plu, et j'ai souhaité approfondir cette étude en analysant d'autres dizains de *Délie* qui traitent également du paysage lyonnais. J'ai alors proposé à professeur Hudson de co-écrire un article qui pourrait par la suite être publié sur la façon dont Maurice Scève utilise la topographie lyonnaise dans les vers et dans les rimes pour exprimer sa passion pour *Délie*.

Après avoir écrit un prospectus en juin 2010, j'ai consulté plusieurs articles et livres qui traitent du lyrisme à Lyon et de Maurice Scève. Un voyage en France pendant le semestre d'automne m'a donné l'opportunité de consulter plusieurs manuscrits auxquels je n'avais pas accès, car ils sont conservés à la bibliothèque nationale et à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris. En rentrant aux Etats-Unis en janvier 2011, j'ai envoyé une première version de l'article à

professeur Hudson qui l'a beaucoup retravaillé, notamment en améliorant l'organisation des paragraphes, mais aussi en y ajoutant plusieurs éléments que je n'avais moi-même pas mentionnés. Professeur Hudson a aussi ajouté un bon nombre de notes de bas de page qui améliorent la compréhension générale de l'article. Nous avons ensuite échangé plusieurs courriels pour améliorer et polir l'article, du point de vue du phrasé, des choix des mots, de l'organisation, et autres jusqu'à ce qu'il soit prêt à être publié dans un journal académique, ce que nous espérons faire d'ici peu de temps.

Introduction

Maurice Scève est un poète de la renaissance lyonnaise qui s'inscrit dans la tradition lyrique de l'époque. Bien que l'on connaisse assez peu sa vie, il était malgré tout très admiré de ses contemporains, et aujourd'hui encore, il est pratiquement impossible d'étudier la renaissance lyonnaise sans mentionner le nom de Scève, ni même de parler de la renaissance à Lyon sans le mentionner. Considéré comme « le chef de l'école lyonnaise, » Maurice Scève a beaucoup contribué au fleurissement lyrique avec d'autres poètes tels que Clément Marot, Louise Labé et Pernette du Guillet pour n'en citer que quelques-uns.

À cette époque, Lyon essaie de faire revivre un passé glorieux en adoptant les idéaux de l'antiquité et en se présentant comme centre de l'Europe. En effet, Lyon est une ville cosmopolite qui attire beaucoup de marchands, d'étrangers, d'imprimeurs et d'artistes. La création poétique a pu s'y développer entre 1531 et 1562, et l'on appelle plus communément: « l'âge d'or lyonnais». N'oublions pas que Lyon est aussi une ville propice aux rencontres amoureuses : les amours du Rhône et de la Saône n'en sont qu'un exemple pour les poètes dont l'imaginaire réveille la création poétique, alors que Vénus veille sur la ville du haut du mont Fourvière.

C'est dans cette atmosphère que Maurice Scève a baigné depuis sa plus tendre enfance, et on peut imaginer notre poète se promenant dans les rues de Lyon pour y respirer l'air de cette première renaissance, son souffle qui l'a inspiré à composer les dizains de sa Délie. Maurice Scève est l'un des premiers pétrarquiste, et cherche à faire de la poésie lyrique à la française. En 1530, après son retour d'un voyage en Italie, il dit avoir trouvé le tombeau de Laure de Noves à Avignon, avec une boîte en plomb de laquelle il aurait extrait un poème écrit de la main de Pétrarque qui contribue à la légende de Scève comme poète lyrique. Après quoi, il écrit lui aussi

des poèmes lyriques et devient le nouveau Pétrarque français. Tout comme Pétrarque, Maurice Scève écrit des poèmes d'amour dans lesquels il exprime sa passion et sa souffrance pour une femme qu'il appelle sa Délie, et qui n'est d'autre que son élève Pernette du Guillet.

Ainsi, c'est dans ce contexte lyonnais et lyrique que le poète compose les épigrammes de Délie, et ses écrits sont bien plus que des poèmes consacrés à une femme dont l'amour est impossible. Scève ne chante pas seulement sa dame mais aussi sa ville, dans laquelle il se voit, et au-delà d'être lyonnais, Scève se présente comme Lyon.

Bibliographie commentée

Source primaire

Scève, Maurice. *Délie, Objet de plus haute vertu*. Ed. Françoise Charpentier. Paris: Gallimard, 2009.

Publié une première fois à Lyon en 1544, *Délie*, est l'œuvre majeure de Maurice Scève. L'ouvrage est un recueil d'épigrammes, sous forme d'un huitain (À Sa Délie) puis de 449 dizains espacés de 50 emblèmes et d'une devise « Souffrir non souffrir ». La structure même de l'ouvrage avec l'alternance des épigrammes et des emblèmes est très calculée, et l'on peut observer un schéma de 500 poèmes qui contiennent un emblème, un huitain et une devise, suivit de 449 dizains et 50 emblèmes. La structure de chaque épigramme tout autant réfléchie, retranscrit la passion amoureuse de Scève : la structure des rimes dans les dizains ababbccddc suit la même dialectique de deux idées qui se butent (bb/cc) et qui expriment souvent une tension entre le corps et l'esprit. La division des décasyllabes avec une césure à 4/6 ou 6/4 exprime aussi un déséquilibre et la souffrance d'un amour impossible.

J'ai sélectionné parmi les 449 dizains ceux qui font mention de la ville de Lyon, et plus spécifiquement ceux dans lesquels Scève se compare ou compare son amour au Mont Fourvière ou au Rhône et à la Saône. J'ai choisi ces dizains, afin de découvrir de quelle manière Scève utilisait les images du paysage lyonnais pour exprimer ses états d'âmes de poète. Une étude de ces dizains se trouve à la fin de cette bibliographie.

Sources secondaires

Ardouin, Paul. *Maurice Scève, Pernette du Guillet, Louise Labé : L'Amour à Lyon au temps de la Renaissance*. Paris: Nizet, 1981.

Ce travail de Paul Ardouin retrace dans un premier temps les grands axes de la vie lyonnaise à la renaissance. Il mentionne entre autre les foires et le commerce, l'imprimerie lyonnaise, l'humanisme et l'art de vivre à Lyon, ainsi que l'école lyonnaise et le pétrarquisme. Dans un deuxième temps, Paul Ardouin se concentre spécifiquement sur les trois principaux auteurs lyonnais mentionnés dans le titre –Maurice Scève, Pernette du Guillet et Louise Labé, et donne pour chacun d'eux les thèmes qui les caractérisent le plus dans leur style poétique. Je me suis plus particulièrement penchée sur les parties du livre qui traitent de Maurice Scève. Paul Ardouin se concentre spécifiquement sur l'aspect mystique et symbolique de certains thèmes récurrents dans l'œuvre de Scève comme le thème de la lumière et du regard, le platonisme, la sensualité et la spiritualité, la souffrance, la vie et la mort, la nature, et la musique. Un des arguments de Paul Ardouin, que j'ai trouvé particulièrement intéressant pour mon étude, est l'aspect de la spiritualité dans l'œuvre de Maurice Scève. Ce livre est aussi très illustré avec des cartes, des plans de la ville de Lyon, ainsi que des portraits, sculptures, et miniatures d'époque qui sont particulièrement utiles à la compréhension tout en étant agréables à regarder.

Ardouin, Paul. *Devises et emblèmes d'amour dans la Délie de Maurice Scève ou la Volonté de perfection dans la création d'une œuvre d'art*. Paris: Nizet, 1987.

Dans ce livre, Paul Ardouin se concentre sur le côté visuel de Maurice Scève, et plus spécifiquement sur les emblèmes et la raison de leur présence dans *Délie*. Ardouin essaie

d'établir des liens entre les emblèmes et les dizains, par rapport à leur répartition dans le texte. Selon Ardouin, les emblèmes ont un pouvoir spécial car non seulement elles touchent directement le lecteur et facilite la compréhension, mais aussi elles abondent de symboles qui touchent directement l'âme du lecteur. Ainsi, les emblèmes donnent au recueil une dimension spirituelle car les symboles transportent celui qui regarde vers la lumière, de la même manière que les images des vitraux enseignaient l'évangile aux illettrés du Moyen-âge. Paul Ardouin classifie chaque emblème en fonction de l'image représentée et de la devise qui l'accompagne, et en extrait ainsi des sujets fréquents comme la prison, le travail, et la mort. Bien que je ne me penche pas spécifiquement sur la question des emblèmes dans mon étude, j'ai trouvé intéressant de voir comment Maurice Scève utilise le visuel en dehors du corpus poétique par des images. Ceci renforce ma thèse de Maurice Scève en tant que poète du visuel, et des images représentés dans le texte et dans les rimes des poèmes lyonnais de *Délie*.

Baur, Albert. *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise : étude d'histoire littéraire*: Paris: Honoré Champion, 1906.

Cette étude d'Albert Baur sur Maurice Scève dans le contexte de la Renaissance lyonnaise est divisée en plusieurs chapitres. Baur retrace dans un premier temps les principaux aspects de la vie lyonnaise au 16^e siècle, tel que la vie religieuse, la vie politique, la vie sociale et littéraire. Dans un deuxième temps, Baur nous présente la vie de Maurice Scève, son enfance, sa famille, ses études et la découverte du tombeau de Laure à Avignon. Puis, il consacre un long chapitre sur la relation entre Maurice Scève et Pernette du Guillet. Selon lui, divers témoignages parlent de Pernette de manières contradictoires, tantôt en tant que femme vertueuse, tantôt en tant que courtisane et

femme indigne. La livre évoque aussi l'école lyonnaise et l'influence qu'a exercé Maurice Scève dans le développement de la poésie lyrique pendant la Renaissance d'après la tradition italienne.

Boucher, Jacqueline. *Lyon et la vie lyonnaise au XVIe siècle : textes et documents*. Lyon: Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 1992.

Jacqueline Boucher offre une introduction à plusieurs aspects de la vie lyonnaise au 16^e siècle. Elle parle entre-autres de la vie politique et administrative, de l'économie lyonnaise, de la population et de la vie sociale, ainsi que de la vie culturelle et religieuse. Jacqueline Boucher écrit surtout sur l'aumône générale et les foires lyonnaises et sur l'aspect politique, économique et social de Lyon au 16^e siècle. Le chapitre sur la vie culturelle et religieuse évoque surtout des différences religieuses entre les catholiques et les protestants, et ne traite pas spécifiquement de Maurice Scève ou du mysticisme attaché au mont Fourvière.

Corrozet, Gilles. *Catalogue des villes et citez assises es troys gaulles, avec un traicte des fleuves et fontaines, illustré de nouvelles figures*. Paris: chez Denis Janot, 1539.

Le catalogue des villes et cités est un document intéressant car il retrace la fondation des principales villes de France. Dans la deuxième partie du catalogue, nous pouvons découvrir un traité des principaux fleuves et fontaines de France, avec leurs légendes et leurs bienfaits. Gilles Corrozet donne des informations sur la fondation de Lyon, et mentionne le mont Fourvière en tant que lieu saint. Il parle des origines de Fourvière car, à son sommet, se trouve une église dédiée à la Vierge, mais abrite aussi le lieu du temple de Vénus, déesse de l'amour.

Dans la deuxième partie, qui traite des fleuves et fontaines, nous pouvons lire deux articles sur le Rhône et la Saône. Gilles Corrozet dépeint le Rhône comme un fleuve noble, le « roi » des fleuves de Gaule et de la Saône (anciennement nommée Arar) qui se joint au Rhône à Lyon pour y perdre son nom et parcourir avec lui sa course vers d'autres villes jusqu'à la mer du Sud.

Culler, Jonathan. «Why Lyric?» *PMLA* 123.1 (2008): 201-06.

<http://www.mlajournals.org.erl.lib.byu.edu/doi/pdf/10.1632/pmla.2008.123.1.201>

Dans cet article, Jonathan Culler propose un retour à l'étude du lyrisme alors que les textes narratifs sont devenus la nouvelle norme littéraire, la plus étudiée dans les écoles et universités. À cela, Culler tient à différencier le lyrisme de la prose en proposant quatre composantes qui font du lyrisme un langage littéraire différent de la prose. Tout d'abord, Culler affirme que les poèmes lyriques sont souvent faussement perçus comme des monologues, au contraire les poèmes lyriques sont une adresse directe à une personne spécifique. Ensuite, la poésie lyrique contient des actes de langage, c'est-à-dire que l'utilisation de certains procédés verbaux comme le choix du temps (l'impératif) désigne des personnes ou des choses absentes, avec le désir que cette chose apparaisse. Puis, il y a un événement linguistique, qui est l'expérience du poète lui-même (répétition du pronom « je » ou « moi ») et enfin, le langage mémorable c'est-à-dire que la poésie est un langage avec certaines règles précises, mais aussi un langage qui est rituel.

Fenoaltea, Doranne. «The Architecture of Poetic Sequences.» *A New History of French Literature*. Ed. Dennis Hollier. Cambridge, MA: Harvard UP, 1989. 189-193.

Ce chapitre traite surtout de l'influence pétrarquiste et de *Délie* en tant qu'œuvre innovante dans la poésie lyrique française. Doranne Fenoaltea nous présente *Délie*

comme une œuvre extrêmement complexe, où les emblèmes, les images, la devise, et le titre sont disposés de manière proportionnée et réfléchie. De nombreuses correspondances et symétries apparaissent dans l'œuvre et peuvent conduire à de nombreuses interprétations de cette disposition. Fenoaltea propose que cette complexité de l'œuvre représente la passion de l'amour physique et le dépassement de cet état physique par l'utilisation de règles intellectuelles rigoureuses. Elle met aussi en avant l'anagramme du mot « l'idée » dans le titre de *Délie*. D'après Fenoaltea, *Délie* représente une sorte d'architecture poétique qui est bâtie à partir de toutes les complexités de la structure de l'œuvre et qui est donc ouverte à une interprétation littéraire aussi bien que scientifique, et qui résume bien l'éducation humaniste de la Renaissance. Cette complexité représente toute l'étendue de l'amour physique aussi bien que spirituel et les mouvements de l'esprit entre le corps et l'intellect pour atteindre un idéal supérieur.

Gabe, Dorothy. « Maurice Scève: A Person Honored by Lyon. » *Intellectual Life in Renaissance Lyon; proceedings of the Cambridge Lyon colloquium, 14-16 April 1991*. Cambridge French Colloquia: Cambridge, 1993. 193-203.

Gabe explique dans cet article qu'il y avait une très bonne collaboration entre les poètes et les imprimeurs lyonnais au 16^e siècle. Elle ajoute que des illustrations et des emblèmes que l'on trouve dans l'œuvre de Maurice Scève ont délibérément été publiés avec le texte, ce qui montre l'importance de l'élément visuel. Nous pouvons retrouver ces éléments visuels dans l'entrée du roi Henri II à Lyon, mais aussi dans d'autres textes comme la *Saulsaye*, *Microcosme*, et *Délie*. Gabe affirme que Maurice Scève est d'abord un poète du visuel. Elle cite le Professeur Staub qui dit que « Scève est d'abord un poète du regard ; il le sera d'un bout à l'autre de ce recueil qui commence par l'œil. » (Le curieux Désir :

Scève et Peletier du Mans, poètes de la connaissance. Geneva, 1967, p.37). Cette citation confirme l'idée néo-platonique que l'œil est l'organe humain le plus noble. Ainsi, les poètes et auteurs utilisaient souvent des images car les images transcrivaient immédiatement une idée intellectuelle. Cet article montre aussi de nombreux aspects lyonnais que l'on peut voir dans la Délie.

Giudici, Enzo. «Maurice Scève paysagiste.» *Le paysage à la renaissance*. Fribourg: Editions Universitaires de Fribourg, 1988. 229-38.

Dans cet article, Enzo Giudici parle de l'importance des paysages dans toute l'œuvre de Maurice Scève en explicitant que le paysage est une représentation de l'état spirituel du poète, c'est-à-dire de sa méditation et de sa souffrance. Selon Giudici, le paysage lyonnais n'est pas seulement un élément décoratif de sa poésie, mais est toujours lié à l'histoire amoureuse du poète.

Bien que Giudici fasse un très bon rapprochement entre les paysages scéviens et les états d'âmes du poète, il ne parle pas de l'importance des lieux dans lesquels ces paysages sont décrits, c'est-à-dire Lyon. Il n'évoque pas non plus de la mystique des lieux ni des légendes de Fourvière ou du Rhône et de la Saône, et cette relation entre les lieux et la nature des sentiments amoureux. Son analyse, bien qu'elle soit excellente, ne mentionne pas l'élément principal de la poésie de Scève, c'est-à-dire le fait qu'il soit lyonnais.

Hodges, Elisabeth. « Scève's Urban Poetics. » *Urban Poetics in the French Renaissance*. Hampshire: Ashgate, 2008. 77-102.

Dans ce chapitre, Elisabeth Hodges mentionne le fait que les lieux, qu'ils soient ruraux ou urbains, ont des connotations qui affectent les personnes qui y habitent. Elle utilise l'exemple de la fable «Le rat de ville et le rat de champs» de Jean de La Fontaine. Les

deux rats ont chacun une perspective du monde qui se rapporte au milieu dans lequel ils ont vécu et qui leur est familier. De la même manière, l'identité d'une personne est construite à partir de ce concept de lieu.

Dans l'églogue de Maurice Scève « Saulsaye », deux bergers discutent des avantages et des inconvénients de la ville. Selon le genre de l'églogue, les bergers devraient être éloignés de la ville afin de discuter de ses inconvénients. Mais dans Saulsaye, les deux bergers se trouvent à la limite de la ville de Lyon. Philerme, un des deux bergers, s'est éloigné de la ville de Lyon car son amour pour Belline l'a frustré. Il s'éloigne non seulement de Belline, mais aussi de la ville qui représente cet amour. Lyon est en effet un endroit mythique quant aux amours du berger, à cause de la légende du Rhône et de la Saône, mais aussi du mont Fourvière qui abritait autrefois un temple dédié à Vénus, déesse de l'amour. Scève place la Saulsaye au confluent du Rhône et de la Saône, tout comme il y a placé d'autres de ses poèmes de Délie (voir Délie XVII, XXVI).

Huchon, Mireille. « Magnificences de Lyon et fureur poétique au milieu du siècle. » *Louise Labé une créature de papier*. Genève : Droz, 2006

Mireille Huchon évoque, en citant Jean Lemaire de Belges, « un cercle artistique où l'on parle français, toscan et latin, où sont réunis musiciens et poètes qui œuvrent à la louange de Vénus et qui s'étudient chacun à servir Amour, par toutes sortes de pièces poétiques (19). » On apprend dans cet article que Lyon était une ville riche en arts, surtout avec la colline de Fourvière où il y avait autrefois un temple dédié à Vénus. On découvre aussi que les Lyonnais du 16^e siècle étaient attachés aux objets antiques (dont ils faisaient collection) et à l'origine de leur ville: ils y faisaient divers travaux archéologiques. Lyon était aussi une ville commerçante riche, de par ses foires, son commerce, sa marchandise,

et ses échanges. Lyon était une ville qui aimait se divertir. L'imprimerie y était aussi une activité car il n'y avait ni université ni parlement (qui pouvait censurer), d'où la floraison poétique et littéraire au 16^e siècle. De nombreux ouvrages étaient publiés en italien, ce qui permet de comprendre la tradition et l'influence italiennes à Lyon pendant la renaissance.

Hudson, Robert J. «Clément Marot and the 'Invention' of the French Sonnet: Innovating the Lyrical Imperative in Renaissance France.» *Anthropetics* 14 (2009)

Dans cet article principalement consacré à Clément Marot et au sonnet, Robert Hudson donne plusieurs définitions et caractéristiques du lyrisme qui peuvent aussi être appliquées à l'œuvre et à l'étude de Maurice Scève. Selon Hudson, le lyrisme est une poésie de désir, une sorte de prière sincère, ou un désir sincère pour un objet lyrique, une femme, qui apparaît aux yeux du poète comme étant divine et sacrée. Cependant, ce désir n'est jamais satisfait et reste vierge car cet objet reste inaccessible. Le lyrisme est donc une sorte de prière qui se profanise car le poète ne s'adresse pas directement à une divinité, mais plutôt la personne qu'il désire. Le sujet lyrique, c'est-à-dire le poète, doit utiliser la parcimonie et une forme concise pour minimiser sa douleur. Il crée une poésie du rituel qui rassemble le corps et l'esprit, ce qui crée une certaine uniformité.

Joukovsky, Françoise. «Lyon Ville Imaginaire:» *Il Rinascimento a Lione : atti del congresso internazionale*. Rome: Ed. dell'Ateneo, 1988. 419-41.

Lyon a une réputation de ville païenne car elle regorge de mythes qui décrivent l'aspect imaginaire et mystique de Lyon. Tout d'abord, Lyon apparaît comme un phénix car elle ressuscite de ses ruines après le feu qui ravagea la ville entière en l'an 65. Au 16^e siècle,

des perspectives en trompe-l'œil, ainsi que la colonne et le fronton à l'entrée de la ville ajoutent au mystère.

Les poètes décrivaient Lyon comme étant un fantasme amoureux, notamment avec le mythe du temple de Vénus sur la colline de Fourvière. Fourvière représentait un espace céleste qui dominait la ville et le monde des humains, mais qui jouait aussi un rôle de connexion entre ces deux mondes. En effet, le lyrisme de la poésie du 16^{ème} siècle servait à mettre en communication l'homme et la divinité et à réunir ainsi toute la création. Scève prétendait que le feu qui avait ravagé Lyon avait été causé par la flamme de la déesse.

Le Rhône et la Saône confirment cette image de Lyon ville amoureuse et érotique car ces deux fleuves, l'un féminin et l'autre masculin, se rejoignent pour ne former qu'un seul «corps». De cette union, la Saône prend le nom du Rhône, et le mariage est comparé à celui de Vénus et de Mars. Les fleuves servent aussi de rempart et de protection contre l'invasion ennemie, ce qui donne à Lyon une réputation de ville imprenable.

Labé, Louise. *Œuvres poétiques: précédés des Rymes de Pernelle du Guillet avec un choix de Blasons du Corps féminin*. Françoise Charpentier (Ed.) Paris: Gallimard, 1983.

Ce recueil est formé de trois parties : les *Rymes* de Pernelle du Guillet, les *Élégies* et *Sonnets* de Louise Labé, et *Les blasons anatomiques du corps féminin*. L'origine des blasons vient d'une compétition poétique lancée par Clément Marot en 1536 pour décrire chaque partie du corps féminin (le front, le sourcil, l'œil, la larme, etc.) Plusieurs poètes tels que Maurice Scève, Antoine Héroët, J.N. d'Arles, et Clément Marot, et d'autres ont contribué à l'écriture des blasons, et le style de chaque poème varie en fonction de la partie du corps décrite ainsi que par le style de son auteur. Certains blasons sont plutôt

érotiques alors que d'autres louent la grâce et l'élégance féminine. J'ai principalement étudié les blasons écrits par Maurice Scève c'est-à-dire ceux du front, du sourcil, de la larme, du soupir, et de la gorge, qui sont plutôt une apologie d'une femme noble, et nous pouvons retrouver les thèmes de l'amour, du désir, de l'esprit et de la lumière, mais aussi de la souffrance et de la douleur. Par exemple, dans le blason de la larme, Maurice Scève dépeint tout d'abord une larme de femme comme une petite perle, mais finit le blason en décrivant ses propres larmes « Sors de mes yeux, non pas à grands pleins seaux, mais bien descends à gros bruyants ruisseaux. » Le thème des larmes et des fleuves, observé dans *Délie*, se répète dans les blasons de Maurice Scève, la larme n'en est qu'un exemple, car nous pouvons remarquer des références au temple de Vénus et au haut-lieu dans le blason de la gorge, mais aussi dans celui du soupir.

Nash, Jerry C. « Mont côtoyant le Fleuve et la Cité : Scève, Lyons, and Love. » *French Review* 69.6 (1996): 943-54.

Cet article de Jerry Nash résume bien l'importance du paysage lyonnais dans *Délie*. Il présente Maurice Scève comme poète qui se contemple en regardant la ville, comme dans une sorte de jeu des miroirs. D'ailleurs, Nash interprète Fourvière et le Rhône comme des « miroirs magiques » dans lesquels Scève se voit et projette son amour et ses sentiments, et dans lesquels il aime à se contempler. Par exemple, Scève ne présente pas les deux rivières comme des représentations de son amour, mais comme des personnes à part entière par un jeu de personnifications. Maurice Scève et le paysage ne font qu'un, et tout comme le Rhône retrouve sa Saône, Scève aspire à retrouver sa *Délie*, non pas de manière physique comme le font les deux fleuves, mais plutôt en se rapprochant d'elle par un état de spiritualité élevée.

Rigolot, François. «Louise Labé and the 'Climat Lyonnais.'» *The French Review* 71.3 (1998): 405-13.

Dans cet article, François Rigolot nous donne beaucoup d'éléments concernant le climat lyonnais du 16^e siècle. Les vestiges du temple de Vénus sur la colline de Fourvière et la redécouverte des écrits de Sapho, une poétesse de l'antiquité grecque, constituaient ce climat lyonnais dans lequel Louise Labé s'est faite un nom. En parlant de ce climat lyonnais, Rigolot mentionne l'emplacement de Lyon, à la jonction du Rhône et de la Saône, qui a éveillé l'imagination des poètes sur une union érotique. Il mentionne la *Délie* de Maurice Scève et ses références dans plusieurs dizains concernant cette union des fleuves, et le mont Fourvière que Rigolot décrit comme un temple de la sensualité avec les références à Vénus. Ce qu'il essaie de démontrer, c'est que tous ces éléments géographiques expliquent le mysticisme de Lyon en tant que ville où les rencontres amoureuses sont propices.

Weber, Henri. *La création poétique au XVIe siècle en France : de Maurice Scève à Agrippa d'Aubigné*. 1995. Paris: Nizet, 1994.

Dans ce chapitre, Weber parle beaucoup de l'influence italienne dans la poésie de Maurice Scève. Il mentionne certains thèmes récurrents tels que la lumière, la mort, et la nature. La partie Symbole et réalité familière est particulièrement intéressante car il y rapporte certains aspects de la nature qui étaient familiers à Maurice Scève. Weber mentionne bien sûr le paysage lyonnais que l'on peut voir dans certains dizains de *Délie*. Il est assez intéressant de comparer l'analyse de Weber sur l'aspiration spirituelle au positionnement de Scève sur la montagne et la symbolique de la montagne.

Études de quelques dizains, tirés de *Délie*

Scève, Maurice. *Délie, Objet de plus haute vertu*. Ed. Françoise Charpentier. Paris: Gallimard, 2009.

Délie, XVII

Plutôt seront / Rhône et Saône déjoints,	A	M
Que d'avec toi / mon cœur se désassemble ;	B	F
Plutôt seront / l'un et l'autre Monts joints	A	M
Qu'avecques nous / aucun discord s'assemble :	B	F
Plutôt verrons / et toi et moi ensemble	B	F
Le Rhône aller / contremont lentement,	C	M
Saône monter / très violement	C	M
Que ce mien feu, / tant soit peu, diminue,	D	F
Ni que ma foi / décroisse aucunement.	C	M
Car ferme amour / sans eux est plus que nue.	D	F

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternance des rimes féminines et masculines : MFMMFFMMFMF

Dans ce dizain, Scève exprime qu'il est plus probable de voir le Rhône et la Saône disjoints et les deux Monts ensemble que de voir son amour pour sa dame diminuer ou sa foi décroître.

On peut y détecter un champ lexical de l'union et de la séparation (déjoints, désassemble, joints, s'ensemble, ensemble, discord) mais aussi dans les pronoms (toi, mon, l'un, l'autre, nous, toi, moi, mien, ma, eux.) Il est aussi intéressant de voir que l'union avec sa dame n'est toujours qu'un désir qui n'est pas réalisé, car le cinquième vers dit « et toi et moi ensemble » alors qu'ils ne sont pas ensemble (les deux pronoms sont séparés.) Scève n'utilise pas le pronom « nous » pour parler de lui-même et de sa dame, alors qu'il utilise le pronom « eux » au dernier vers lorsqu'il parle du Rhône et de la Saône. Cette structure des pronoms témoigne que même si le Rhône et la Saône sont séparés, ils finiront ensemble puisqu'ils s'unissent au confluent. Le pronom « eux » correspond à l'union de la Saône au Rhône, et montre qu'ils sont destinés à être unis, ce qui donne de l'espoir au poète qui lui n'est pas uni à sa dame. Le dernier vers du poème « car ferme amour sans eux est plus que nue » montre bien que sans le modèle d'union des deux fleuves, l'espoir d'amour de Scève pour sa dame n'existerait pas. Dans ce dizain, c'est le paysage lyonnais qui reflète directement le désir et la passion de Scève.

La disposition des rimes ababbccddc est typiquement scévienne et manifeste la dialectique du désir. La disposition des rimes bbcc au centre du poème prouve que le poète bute sur une problématique, celle de l'union physique impossible, alors que l'esprit est présent puisqu'il entraîne la création poétique et l'expression de sa souffrance. La disposition des rimes féminines et masculines montre le même schéma d'alternance, et nous retrouvons au centre du poème deux rimes féminines qui s'opposent à deux rimes masculines. Ceci marque encore la réalité d'une séparation entre Scève et sa dame, alors que le désir d'une union se fait sentir dans les rimes croisées mfmf des quatre premiers et derniers vers.

Délie, XXVI

Je vois en moi/ être ce Mont Forvière,	A	F
En mainte part/ pincé de mes pinceaux.	B	M
A son pied court/ l'une et l'autre Rivière,	A	F
Et jusqu'aux miens/ descendent deux ruisseaux.	B	M
Il est semé/ de marbre à maints monceaux,	B	M
Moi de glaçons ;/ lui auprès du Soleil	C	M
Se rend plus froid,/ et moi près de ton œil	C	M
Je me congèle,/ où loin d'ardeur je fume.	D	F
Seule une nuit/ fut son feu nonpareil ;	C	M
Las ! toujours j'ars/ et point ne me consume.	D	F

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternance des rimes féminines et masculines : FMFMMMMFMF

L'auteur s'identifie au mont Fourvière, alors qu'il a deux larmes qui coulent et qu'ils comparent aux fleuves qui ruissellent au pied de Fourvière. Ici, il est particulièrement intéressant d'observer la répartition des rimes féminines et masculines. Les rimes au centre (des vers 4 à 7) sont toutes masculines, alors que deux rimes féminines se trouvent de chaque côté de ce bloc de rimes masculines. Le bloc de rimes masculines présente l'image du mont Fourvière (M) et les rimes féminines sont les fleuves qui coulent au pied du mont.

Tout comme au dizain XVII, Scève s'identifie au mont Fourvière : il a deux larmes qui coulent sur son visage. Les fleuves et les larmes sont mis en comparaison. Les fleuves qui sont selon la

disposition des rimes, séparés, représentent la douleur qu'il éprouve car il est lui aussi physiquement séparé de sa dame. Le dernier vers conclue bien le dizain « Las ! toujours j'ars et point ne me consume. »

Encore une fois, l'analyse des pronoms est particulièrement intéressante dans ce dizain car ils montrent toujours la séparation (je, moi, mes, l'une, l'autre, miens, deux, moi, lui, moi, ton, me, je, son, me). Scève exprime la division, il n'y a pas d'espoir d'union possible car (dans ce dizain,) les fleuves représentent son amour impossible et sa douleur.

On a dans ce poème des images de destruction par le feu : le poète brûle d'un amour passionnel comme le mont Fourvière a autrefois brûlé par le feu de Vénus. Pourtant, Scève indique que son amour à lui ne se consume pas. On a aussi des images de froideur qui exhalent encore une fois sa douleur face à un amour frigide (moi de glaçons, je me congèle, marbre, etc) Ces images de froideur mises en parallèles avec celles exprimant l'embrassement par le feu montrent l'antithèse qui existe dans la vie amoureuse de Scève : il brûle d'amour mais cet amour reste froid car il ne peut pas le consommer.

Délie, XCV

Ton haut sommet, / ô Mont à Vénus sainte,	A	F
De tant d'éclairs / tant de fois couronné,	B	M
Montre ma tête / être de sanglots ceinte	A	F
Qui mon plus haut / tiennent environné.	B	M
Et ce Brouas / te couvrant étonné,	B	M
De mes soupirs / découvre la bruine,	C	F
Tes Aqueducs, / déplorable ruine,	C	F

Te font priser / par l'injure du Temps,	D	M
Et mes yeux secs / de l'eau qui me ruine	C	F
Me font du Peuple / et d'elle passe-temps.	D	M

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternance des rimes féminines et masculines : FMFMMFFMFM

Dans le dizain XCV, le thème des larmes et des soupirs est encore présent. De par sa souffrance, Scève est en ruine devant le monde et pour la femme, car il devient un passe-temps pour elle. Ce dizain rappelle les précédents car le mont Fourvière (Mont à Vénus sainte) prédomine toujours le paysage lyonnais et est une représentation du poète lui-même. Fourvière est une métaphore de la tête qui abrite l'esprit du poète.

Il y a encore l'antithèse, mais cette fois-ci avec l'humidité, ce qui évoque à nouveau les deux fleuves lyonnais, le Rhône et la Saône. Ses yeux sont secs, mais pourtant c'est l'eau qui le ruine. Il y a donc un jeu de mot antithétique entre les larmes de Scève et les deux fleuves qui courent au pied du mont Fourvière. Les fleuves représentent l'amour physique et l'union, alors que les larmes de douleur de Scève rendent ses yeux secs. L'eau qui le ruine, c'est l'eau qu'il voit couler du haut du mont Fourvière. Il voudrait être comme les deux fleuves qui s'unissent mais ce n'est pas possible, et la sécheresse de ses yeux doit être lue comme une représentation de la stérilité d'un amour impossible.

Délie, CXXII

De ces hauts Monts / jetant sur toi ma vue,	A	F
Je vois les Cieux / avec moi larmoyer ;	B	M
Des Bois ombreux / je sens à l'impourvue	A	F
Comme les Blés / ma pensée ondoyer.	B	M
En tel espoir / me fait ores ployer,	B	M
Duquel bien tôt / elle seule me prive.	C	F
Car à tout bruit / croyant que l'on arrive,	C	F
J'aperçois clair / que promesses me fuient.	D	F
Ô fol désir, / qui veut par raison vive	C	F
Que foi habite / où les Vents légers bruient.	D	F

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternance des rimes féminines et masculines : FMFMMFFFFF

Dans ce dizain, Maurice Scève pense à ce qu'il voit depuis le mont Fourvière, son espoir est fort, mais il est toujours déçu par celui-ci. Le thème des larmes est toujours présent, et l'expression « Je vois les Cieux avec moi larmoyer » montre bien que cette souffrance est de nature spirituelle. Nous retrouvons ici à nouveau la métaphore de la nature qui exprime les sentiments du poète. Scève se trouve au sommet du mont, à l'endroit le plus proche des cieux et donc des dieux. Il nous décrit alors l'état spirituel dans lequel il se trouve, car sa pensée est comme les blés qui bougent sous l'effet du vent. Alors que la première partie du dizain est très élevée, la deuxième partie montre la dure réalité, celle de l'espoir qui s'enfuit, et de la folie du désir auquel s'oppose la foi de l'espérance.

Nous avons encore le même schéma de l'alternance des rimes féminines et masculines dans la première partie du dizain avec un bloc de rimes masculines où se croisent deux rimes féminines qui rappelle les deux fleuves ainsi que les larmes du poète. Le bloc de rimes féminines dans la deuxième partie du dizain montre que c'est la dame qui le prive de tout espoir et qui le ramène donc à sa condition physique.

Délie, CCVIII

Tu cours superbe, / ô Rhône, flourissant	A	M
En sablon d'or / et argentines eaux.	B	M
Maint fleuve gros / te rend plus ravissant,	A	M
Ceint de cités, / et bordé de châteaux,	B	M
Te pratiquant / par sûrs et grands bateaux	B	M
Pour seul te rendre / en notre Europe illustre.	C	F
Mais la vertu / de ma Dame t'illustre	C	F
Plus qu'autre bien / qui te fasse estimer.	D	M
Enfle-toi donc / au parfait de son lustre,	C	F
Car fleuve heureux / plus que toi n'entre en Mer.	D	M

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternance des rimes féminines et masculines : MMMMMFFMFM

Ici, Maurice Scève fait un éloge au Rhône qui est le fleuve principal de toute l'Europe. Dans la deuxième partie du dizain, nous apprenons que c'est sa dame qui rend le Rhône illustre, en

l'occurrence, la Saône. Scève admire le Rhône non pas seulement parce qu'il court à travers la ville de Lyon où réside sa dame, mais aussi parce qu'il s'est uni à la Saône pour entrer dans la mer. À travers l'éloge du Rhône, Scève exprime donc un espoir qu'il puisse lui aussi s'unir à sa dame et connaître ce bonheur que connaît le Rhône.

Le groupement de rimes masculines dans la première partie du dizain présente non seulement l'association à la masculinité du Rhône qu'il décrit, mais aussi son point de vue en plongé sur le fleuve. L'auteur nous décrit le Rhône qui passe par la ville de Lyon et par d'autres villes d'Europe pour aller se jeter dans la mer, et nous pouvons donc imaginer que pour avoir une telle vue, le poète doit se trouver au sommet du Mont Fourvière. Encore une fois, Scève se trouve dans un haut-lieu, mais son espoir est toujours présent car il envie l'union du Rhône et de la Saône qui se trouvent en bas.

Délie, CCCXLVI

À si haut bien / de tant sainte amitié	A	M
Facilement / te devrait inciter,	B	M
Sinon devoir / ou honnête pitié,	A	M
À tout le moins / mon loyal persister,	B	M
Pour uniment / et ensemble assister	B	M
Là-sus en paix / en notre éternel trône.	C	F
N'aperçois-tu / de l'Occident le Rhône	C	F
Se détourner, / et vers Midi courir,	D	M
Pour seulement / se conjoindre à sa Saône	C	F
Jusqu'à leur Mer, / ou tous deux vont mourir ?	D	M

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternance des rimes féminines et masculines : MMMMMFMMFM

Ce dizain est très similaire au CCVIII de par son sujet et la disposition des rimes masculines et féminines. Ici, Scève parle de la façon dont le Rhône détourne son cours pour s'unir à la Saône et pour ensuite mourir tous les deux dans la mer. Le pronom 'te' au début du poème peut faire référence à sa Délie, car il lui montre le cours du Rhône et de la Saône d'un point de vue plus élevé, sans doute depuis le mont Fourvière. « L'éternel trône » exprime une nouvelle fois cette élévation, ce point de vue en plongé tout comme le font aussi les cinq premières rimes masculines qui présentent le point de vue sur la montagne, puis les 3 rimes féminines qui décrivent les fleuves qui s'écoulent sous leur pieds.

Délie, CCCXCI

Non comme on dit / par feu fatal fut arse	A	F
Cette Cité / sur le Mont de Vénus	B	M
Mais la Déesse / y mit flambe éparse.	A	F
Pource que maints / par elle étaient venus	B	M
À leur entente, / et ingrats devenus	B	M
Dont elle ardit / avecques eux leur Ville.	C	F
Envers les siens / ne sois donc incivile	C	F
Pour n'irriter / et le fils et la mère.	D	F

Les Dieux ayant / ingratitude vile,	C	F
Nous font sentir / double vengeance amère.	D	F

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternance des rimes féminines et masculines : FMFMMFFFFF

Scève parle du mont Fourvière, avec dans sa description une très forte présence de la déesse Vénus. A nouveau, l'auteur se réfère au mont Fourvière. Selon la légende, c'est Vénus qui y avait mis le feu pour punir les lyonnais de leur immoralité et de leur ingratitude. Tout comme Vénus a mis le feu à Fourvière, elle a enflammé le cœur du poète qui est épris d'amour pour sa bien-aimée. Le dernier vers mentionne une « double vengeance amère » et l'utilisation du pronom « nous » montre que Scève utilise la double signification du mont Fourvière et de lui-même. Il est intéressant de noter que dans ce dizain, il y a une prédominance de rimes féminines, avec notamment un bloc de rimes féminines aux cinq derniers vers. Nous pouvons nous étonner de cette alternance qui est différente des autres dizains étudiés, puisque nous avons surtout des ensembles de rimes masculines qui signifiaient l'emplacement du poète en un haut-lieu. Nous remarquerons donc que dans ce dizain, Scève a une vision détachée de Fourvière, même s'il se compare toujours au mont. C'est ce que soulignent les pronoms tels que « cette », « leur », « eux. » Ce n'est qu'à la dernière ligne que Scève emploie le pronom « nous » pour rattacher l'expérience du feu de la passion au feu qui ravagea la ville de Lyon.

Délie, CCCXCV

Ce n'est Plancus / qui la Ville étendit,	A	M
La restaurant / au bas de la montaigne,	B	F
Mais de soi-même / une part détendit	A	M
Là, où Arar / les pieds des deux Monts baigne ;	B	F
L'autre sauta / de là vers la campagne	B	F
Et pour témoin / aux noces accourait.	C	M
Celle, pour voir / si la Saône courait,	C	M
S'arrêta tout / au son de son cours lent ;	D	M
Et cette, ainsi / qu'à présent, adorait	C	M
Ce mariage / entre eux tant excellent.	D	M

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternance des rimes féminines et masculines : MFMFMMMMMM

Ce dizain parle du mariage entre les deux rivières au pied de la ville. Les cinq derniers vers sont des rimes masculines alors que nous avons trois rimes féminines dans les cinq premiers vers. Là où il y a les rimes féminines, il évoque ce qui se trouve au bas de la montagne, c'est-à-dire justement les deux fleuves. Seulement dans la deuxième partie du dizain, il parle toujours des deux fleuves, mais cette fois-ci il a une vue plongeante car il se trouve sur le mont Fourvière. Il admire le mariage du Rhône et de la Saône du sommet de Fourvière.

Délie, CCCXCVI

Le laboureur, / de sueur tout rempli,	A	M
À son repos / sur le soir se retire ;	B	F
Le pèlerin, / son voyage accompli,	A	M
Retourne en paix / et vers sa maison tire.	B	F
Et toi, ô Rhône, / en fureur et grand'ire	B	F
Tu viens courant / des Alpes roidement	C	M
Vers celle-là, / qui t'attend froidement,	C	M
Pour en son sein / tout doux te recevoir.	D	M
Et moi, suant / à ma fin grandement,	C	M
Ne puis ne paix / ne repos d'elle avoir.	D	M

Césure : 4/6

Disposition des rimes : ABABBCCDCD

Alternances des rimes féminines et masculines : MFMFMMMMMM

Maurice Scève sue par le désir d'être avec sa bien-aimée. Il ne connaît ni paix ni repos de sa dame comme le laboureur, le Pellerin, ou le Rhône.

Nous avons ici la même disposition des rimes féminines et masculines, avec un ensemble de rimes masculines dans la deuxième partie du dizain, et trois rimes féminines dans la première partie du dizain. Encore une fois, Scève se trouve au sommet de Fourvière, et il a une vue panoramique du Rhône qui s'unit à la Saône. Au dernier vers du poème, il regrette de ne pas avoir de repos avec sa dame, c'est-à-dire qu'il souffre toujours d'une union physique impossible.

L'alternance des rimes féminines et masculines est typique des autres dizains étudiés. Nous avons un bloc de rimes masculines dans la deuxième moitié du dizain qui montre que Scève se trouve dans un lieu élevé, mais aussi qui prouve l'absence féminine, car il ne peut pas être uni à sa dame tout comme le Rhône rejoint la Saône ou comme le laboureur ou le pèlerin qui rentre chez eux après une journée de labeur.

Abrégé des changements effectués avec exemples

J'ai tout d'abord envoyé une première copie de l'article d'environ 12 pages double interligne à professeur Hudson. Après l'avoir révisé, professeur Hudson a effectué de nombreux changements du point de vue de l'organisation des paragraphes. Son expertise sur le sujet lui a aussi permis de combler les paragraphes avec des informations que je n'avais pas développées, ou que je n'avais pas mentionnées par manque de connaissance de ma part. Puisque je n'avais jamais écrit d'article dans le but d'être publiée, je ne savais pas réellement comment m'y prendre pour écrire à une audience académique et professionnelle. Au cours de mes études, j'ai eu l'occasion d'écrire de nombreuses dissertations, mais dans le seul but d'un cours ou d'une conférence. Ainsi, pour écrire un article dans le but d'être publié, je pensais qu'il fallait être concis, puisque d'après moi, ceux qui liraient l'article auraient déjà de nombreuses connaissances sur notre sujet. En même temps, je ne savais pas comment développer un sujet sans fournir de nombreuses informations inutiles à l'audience. J'ai donc été bloquée au cours de l'écriture, ne sachant pas si j'en avais trop dit ou pas assez, et si mon écriture était assez technique pour notre audience.

Lorsque professeur Hudson m'a rendu une copie rectifiée de l'article, j'ai remarqué qu'il avait retravaillé, en autres, toute l'organisation, ce qui rendait l'article beaucoup plus clair. Il a développé certaines parties dans lesquelles je n'avais pas assez expliqué un concept, il a bougé certains de mes paragraphes en note de bas de pages, et il en a laissé d'autres tels quels. Voici un exemple de mon introduction, beaucoup trop longue, que professeur Hudson a ensuite améliorée et divisée en deux paragraphes :

Il n'est pas rare que les poètes du 16^e siècle soient emprunts de l'identité de la ville dans laquelle ils sont nés et ont été formés. Ainsi, Joachim du Bellay est associé à l'Anjou,

Pernette du Guillet à Lyon, Jean Lemaire à la Belgique, etc. Les lieux affectent profondément l'identité des personnes qui y habitent, et ceci va bien au-delà de l'ajout de la provenance après le nom de la personne. En effet, nous pouvons même dire que chaque lieu contient des attributs caractéristiques qui qualifient les personnes qui y habitent. Elizabeth Hodges a déjà démontré cette théorie dans son étude sur la poétique urbaine de Maurice Scève : elle utilise l'exemple de la fable de La Fontaine «Le rat des villes et le rat des champs» pour démontrer que les lieux, et plus spécifiquement la provenance géographique d'une personne influence le caractère de celle-ci. Dans cette fable de La Fontaine, les deux rats, qui viennent respectivement de lieux complètement différents, puisque l'un vient de la ville et l'autre des champs, voient le monde de manière opposée et ont une idée bien précise de la façon dont devraient être les choses. Le rat des villes aime « les festins de rois » auxquels il peut prendre part gratuitement, alors que le rat des champs préfère la tranquillité de la campagne. Cette exemple illustre parfaitement l'idée que chaque être voit le monde à travers les yeux de la connaissance qu'il a acquise suite à une éducation spécifique qui regroupe d'innombrables facteurs culturels, politiques, sociaux, qui sont tous associés au lieu de formation de cette personne. C'est pour cette même raison qu'il y a l'idée ancrée en chacun que l'autre est étrange, différent, et même peut-être barbare. Ainsi, les lieux où nous habitons sont porteurs de notre identité profonde, de notre manière de penser et de ressentir les choses. Ils sont à l'origine de tout un regroupement de traditions qui nous définissent, et nous pouvons donc dire qu'ils ont un pouvoir mystique qui influence notre identité.

Voici maintenant la version de Professeur Hudson :

L'importance de l'identité locale pour les poètes du 16^e siècle, comme on le sait bien, n'est pas à exagérer. Alors que l'état royal de France sous le règne de François I évolue pour devenir une nation unie, le régionalisme se manifeste d'autant plus chez les poètes qui semblent résister au déracinement du premier nationalisme. Il nous suffit de regarder les pages de titre des recueils les plus canoniques de l'époque pour avoir la preuve de l'hommage rendu à la ville ou à la région dans laquelle un poète est né et où il a reçu sa formation. Ainsi, Maître Clément Marot insiste qu'il soit « de Cahors en Quercy »¹ ; Jean Lemaire est toujours « de Belges » ; Jacques Peletier n'est nullement séparable « du Mans » ; le grand Ronsard est le « gentilhomme vendômois », tout comme Guillaume des Autels est un « Gentilhomme Charrolois » et Charles Fontaine, « Parisien »—pour n'en nommer que quelques uns.² De même, s'il ne s'est jamais appelé ainsi sur ses pages de titre, le poète liréen Joachim du Bellay demeure toujours dans l'imaginaire littéraire, surtout par ses *Regrets* (1558), comme « le poète angevin ». Quant à la prétendue *école lyonnaise*—dont Maurice Scève, sujet de notre étude, est le chef—, les deux poétesses qui achèvent ce triumvirat, Pernette du Guillet et Louise Labé, se sont publiées comme étant « lionnoizes ». Pour sa part, Scève n'a jamais signé aucun de ses ouvrages en tant que « Maurice Scève, lyonnais ». Néanmoins, cela n'empêche pas que son œuvre soit profondément marquée par une présence lyonnaise s'annonçant à plusieurs reprises et de plusieurs manières, ce qui manifeste à quel point l'identité lyrique du poète est influencée par la ville de Lyon. Comme le grand scévien Jerry Nash a expliqué dans son article « 'Mont côtoyant le Fleuve et la Cité': Scève, Lyons, and Love » : « Scève's

¹ Pour sa part, Marot en tant que poète « occitan » se lamente sur le fait d'avoir à quitter sa région pour la France, une nation étrangère. Dans *L'enfer* (1526), il avoue que : « (C)'est Cahors en Quercy, / que je laissay pour venir querre icy [en France] / Mille malheurs » (vv. 395-97).

² Comme pour tout à la Renaissance, l'orthographe est variable entre éditions et entre publications. De toute manière, les poètes mentionnés ci-dessus basent presque toujours leur identité poétique selon leur lieu d'origine.

contemporaries viewed his poetic activity and achievement inextricably connected with Lyons, with its local landscape of two rivers and a mountain » (943). De même, aucun poète au seizième siècle —ni aucune poésie, si on considère et le fond et la forme—n'est si profondément attaché à une identité quelconque que Scève l'est à la ville Lyon.

Comme l'a bien démontré Elisabeth Hodges dans son *Urban Poetics in the French Renaissance* (Ashgate, 2008), l'importance du lieu, en l'occurrence Lyon, est essentielle dans *La Saulsaye* de Scève (1547), une égologue où deux bergers s'entretiennent sur les rives du confluent de la Saône au Rhône—c'est-à-dire à Lyon—au sujet de la vie urbaine (lyonnaise) et l'exile pastorale dans les marges de la ville.³ Dans son essai sur la poétique urbaine de Scève, Hodges compare les différences entre l'espace rural préféré par Philerme (celui qui aime la solitude) et l'espace urbain d'Antire dans des termes propres au « Rat de ville et le Rat des champs » de La Fontaine (77). Pour Scève, pourtant, ce débat ne se résume pas à un conflit entre un ami citadin et un ami campagnard ; il s'agit plutôt de la manifestation poétique d'une crise intérieure chez un homme qui vient de tout perdre. Hodges a astucieusement notée que l'influence de Pétrarque et de l'Espagnol Juan de Flores, qu'un jeune Scève avait traduit en langue française (1535), représente une source possible du trope pastoral chez le poète lyonnais (79n.). Nous proposons que l'introduction du traducteur Scève à cette même édition de

³ Elisabeth Hodges offre également une analyse importante de la gravure de Bernard Salomon qui accompagne l'édition originale de la *Saulsaye* de Scève (Lyon : Tournes, 1574) qui représente la ville de Lyon vue depuis le confluent sur les bords est du Rhône. Dans son analyse, elle insiste sur la distinction entre ce qui est vrai (*real*) et ce qui est représenté dans la représentation de Salomon de l'espace dans le paysage lyonnais. (pp. 86-90)

Flamette marque une initiation au *lyrisme* chez le prétendu découvreur du tombeau de la fameuse Laure de Pétrarque (1533).⁴

Nous pouvons bien voir la différence de style entre ces deux versions : Professeur Hudson a surtout développé la première partie sur l'importance de l'identité locale que je n'avais mentionnée qu'en quelques phrases, bien qu'elle soit importante. Le fait de développer ce paragraphe montre bien à quel point cette idée d'identité locale est primordiale. De plus, professeur Hudson parle du nationalisme sous François 1^{er}, chose que je n'ai pas faite dans ma version, spécifiquement par manque de connaissance sur le sujet. Dans la deuxième partie, Professeur Hudson a éliminé les informations superflues, mais a donné un meilleur résumé de l'Eglogue.

Voici un autre exemple, tiré cette fois-ci du corps de l'article, dans lequel je traite des paysages lyonnais et de leur mysticisme :

Maurice Scève se trouve à Lyon lorsqu'il écrit les 500 épigrammes consacrés à sa dame Délie. Il vit Lyon, respire Lyon, chante Lyon, et il est facile de voir dans Délie les nombreuses références lyonnaises et les repères géographiques qu'il utilise. Dans plusieurs dizains, Scève fait référence au Mont Fourvière, ainsi qu'au Rhône et la Saône, les deux fleuves lyonnais traversent Lyon et joignent leurs cours au sud du vieux Lyon. Il n'est pas anodin que Scève favorise les connotations à ces lieux parmi l'ensemble du paysage lyonnais. En effet, les fleuves et le mont Fourvière possèdent des connotations à

⁴ Traduite par Scève en 1535, deux ans après la prétendue découverte du tombeau de la Laure de Pétrarque à Avignon (Saulnier, pp. 38-45), *La Déplorable fin de Flamete* est la version française du texte de l'Espagnol Juan de Flores *Grimalte y Gradissa* qui achève la *Fiametta* de Boccace (1481). Non seulement cet « épître proémiale » annonce le lyrisme de Scève, cette traduction pourrait aussi être considérée comme une source de la tendance pastorale du poète (Hodges 79n).

l'amour à travers des légendes classiques qui datent de la fondation de Lyon, autrefois appelé Lugdunum, par les romains.

Selon une légende reprise par les historiens de l'époque, le Rhône et la Saône, représentent un fleuve féminin et un fleuve masculin qui s'unissent au sud de la vieille ville pour poursuivre leur cours ensemble vers la mer. Symphorien Champier, historien du 16^e siècle, parle de la renommée des deux fleuves dans « L'Antiquité de la cité de Lyon » :

Entre les Celtes Lyon est la cité capitale & métropolitaine de toute ancienneté [...] laquelle est située entre deux nobles fleuves, c'est Rofne & la Saonne, lesquels font, entre tous ceux de Gaule, les plus renommées des historographes & poètes (7).⁵

Ce à quoi Gilles Corrozet ajoute dans son Traité des fleuves et fontaines : « le Rhône [...] courant par la Saone droict a Lyon, la ou entre dedans la riviere de la Saune, laquelle y perd son nom (Folio 51) » et suggère donc un mariage entre ces deux fleuves, et même une sorte de lien physique puisque le Rhône « entre dedans » la Saône.

Voici maintenant la partie retravaillée et améliorée de professeur Hudson :

Dans son travail sur l'impérative lyrique de Pétrarque et des Pétrarquistes français, Robert J. Hudson (co-auteur de cet article) explique, en citant Frye, Gans, Tylor et Culler, que le *lyrisme* représente une pose poético-littéraire où un sujet lyrique présent (le poète) désire un objet divinisé non-présent (le plus souvent une femme) et cherche à produire sa présence par un acte de langage (une pseudo-prière composée selon une forme poétique

⁵ Entre les celtes Lyon est la cité capitale et métropolitaine de toute ancienneté [...] laquelle est située entre deux nobles fleuves, c'est le Rhône et la Saône, lesquels sont, entre tout ceux de Gaule, les plus renommés des historiographes et poètes.

concise et plus ou moins fixe).⁶ Cette pose lyrique correspond non seulement au Scève exilé de la *Délie* mais elle s'accorde aussi quasi parfaitement avec le mysticisme néoplatonicien qui cherche à exalter le poète dans une hiérarchie métaphysique qui était étudiée par Scève et très à la mode chez les humanistes lyonnais qui étaient ses contemporains.⁷ D'autant plus que la ville de Lyon, elle-même, selon des légendes et sa physionomie topographique, se prête extraordinairement bien à une présence lyrique qui inspire ses poètes. Déjà, sa situation au confluent du Rhône et de la Saône avec le Mont Fourvière qui surveille, est l'une des raisons pour laquelle on aurait choisi l'ancien Lugdunum comme capitale de la Gaule celtique. Le célèbre médecin et historien Symphorien Champier, un contemporain de Scève, écrit dans *L'Antiquité de la cité de Lyon* :

Entre les Celtes, Lyon est la cité capitale et métropolitaine de toute ancienneté [...] laquelle est située entre deux nobles fleuves, c'est le Rhône et la Saône, lesquels sont, entre tout ceux de Gaule, les plus renommés des historiographes et poètes. (7)⁸

Ce à quoi Gilles Corrozet ajoute dans son *Traité des fleuves et fontaines* : « le Rhone [...] courant par la Sauone droict a Lyon, la ou entre dedans la riviere de la Saune, laquelle y perd son nom » (51) et suggère donc un mariage entre ces deux fleuves, et même une sorte de lien physique puisque le Rhône « entre dedans » la Saône. Dans son étude,

⁶ Dans un article qui condense ses travaux sur le pétrarquisme français, "Clément Marot and the 'Invention' of the French Sonnet: Innovating the Lyrical Imperative in Renaissance France" (*Anthropoetics* XIV, 2 [Spring/Summer 2009]) < <http://www.anthropoetics.ucla.edu/ap1402/1402hudson.htm>>, Hudson se sert des théories de Northrop Frye (*Anatomy of Criticism: Four Essays*. Princeton: Princeton UP, 1957), d'Eric Gans (*The Origin of Language*. Berkeley: UC Press, 1981; « Naissance du Moi lyrique » *Poétique* 46 (1981): 129-39), d'Edward Tylor (*Primitive Culture*. 2 Vols. London: Murray, 1913) et de Jonathan Culler (« Why Lyric? » *PMLA* 123.1 (2008): 201-06) pour offrir une théorie socio-anthropologique du lyrisme poétique.

⁷ Voir Ardouin, pp. 23-31 et Baur, pp. 53-66.

⁸ Texte modernisé

Hodges offre une autre lecture possible quand elle constate que « One might also read the rivers' death as an erotically charged depiction of sexual pleasure » (85n.) lorsque les deux fleuves ne deviennent qu'un. Le romancier lyonnais du 20^e siècle Claude Le Marguet dans son roman historique sur l'an 1533 à Lyon *Myrelingues la brumeuse*⁹ évoque très poétiquement la liaison des deux fleuves qui se fait à Lyon :

Le Rhône et la Saône s'étendaient là, l'un contre l'autre, en 'un baiser perpétuel', mais sans mêler leurs âmes : celui-là fuyait, rapide, grondeur et vêtu de vert éclatant ; celle-ci coulait à sa droite, *épouse* passive et muette, lente et grise ; on ne distinguait dans leur lit que deux humeurs, deux allures et deux robes, deux corps voisins et non confondus [...]. (42, nous soulignons)

Il n'est pas insignifiant que cette idée continue de nos jours : Le pont Lafayette qui traverse le Rhône pour donner sur la presqu'île contient aujourd'hui deux statues, deux époux qui représentent d'un côté *le* Rhône téméraire et fier et de l'autre *la* Saône paisible et douce—les deux caressent un lion (alors, Lyon) et des grappes de raisin du Beaujolais.¹⁰ Que le Vieux-Lyon, ville cosmopolite de foires saisonnières qui attirent toute l'Europe, ville d'humanisme et de vin jeune, baignée par un fleuve paisible et marécageux qui se joint à un autre plus rapide et puissant dont l'union recouvre perpétuellement toute la presqu'île de brumes, soit un lieu célèbre de rencontres clandestines, il y a là tout pour évoquer l'imagination.

⁹ Le titre du roman historique est une expression empruntée à Rabelais (qui avait pratiqué la médecine à Lyon en 1532) pour signifier le grand nombre de langues présentes dans la ville brumeuse et cosmopolite sur les deux fleuves, *Myrelingues la brumeuse* traite de l'assassinat du Dauphin François qui aurait été empoisonné à Lyon en 1533.

¹⁰ Voir aussi Nash, p. 944, Hodges, p. 83, et Huchon, pp. 16-27 ('Sumptuosités lyonnaises') pour d'autres constatations sur le mariage des deux fleuves à Lyon.

Encore une fois, nous pouvons voir que la version de Professeur Hudson est plus complète car il donne au lecteur un contexte lyrique avant de parler du mysticisme des lieux. De plus, nous pouvons remarquer la différence marquante des citations. Alors que je pensais qu'il ne fallait absolument pas changer une citation (un peu comme un texte sacré), professeur les a directement transcrites en langage moderne, alors que je ne l'avais fait qu'en note de bas de page. Vous remarquerez aussi que les notes en bas de page ajoutées par professeur Hudson donnent des informations supplémentaires qui ne sont pas nécessairement indispensables dans le corps du texte, mais qui sont malgré tout très utiles pour la compréhension de l'article, et pour donner des informations supplémentaires et un contexte au lecteur. Alors que je n'utilisais pas beaucoup les notes de bas de page dans ma version, professeur Hudson en a rajouté beaucoup, et a aussi bougé certaines informations que j'avais écrites dans le corps du texte pour les déplacer en note de bas de page.

Voici maintenant l'analyse du dizain XXVI que j'ai faite dans la première version de l'article :

Dans ce paysage lyonnais, Scève se trouve alors entre deux mondes, le monde spirituel et vertueux du sommet du mont Fourvière, qui se trouve près des dieux (la déesse Vénus et la vierge Marie), et le monde physique aux pieds du mont avec l'union des deux fleuves. L'image de la passion de Scève est donc transcrite dans ce paysage vertical et horizontal, une déchirure entre le psychique et le physique, le spirituel et le profane.

Nous pouvons retrouver ces mêmes images dans l'alternance des rimes féminines et masculines dans certains de ces vers. Scève utilise de nombreuses images qui illustrent la façon dont il se dépeint et dont il dépeint Lyon. Les images représentées dans les rimes masculines et féminines sont alors très marquantes et illustrent encore une fois le

message que Scève essaie de transmettre dans le texte. Prenons par exemple le dizain

XXVI :

Je vois en moi/ être ce Mont Forvière,	F
En mainte part/ pincé de mes pinceaux.	M
A son pied court/ l'une et l'autre Rivière,	F
Et jusqu'aux miens/ descent deux ruisseaux.	M
Il est semé/ de marbre à maints monceaux,	M
Moi de glaçons ;/ lui auprès du Soleil	M
Se rend plus froid,/ et moi près de ton œil	M
Je me congèle,/ ou loin d'ardeur je fume.	F
Seule une nuit/ fut son feu non pareil ;	M
Las ! toujours j'ars/ et point ne me consume.	F

Les rimes féminines et masculines sont altérées de cette façon : FMFMMMMFMF. En regardant bien la disposition des rimes, nous pouvons alors voir un paysage lyonnais se dessiner.

M
FMFMMMMFMF

Le bloc de rimes masculines au centre rappelle le mont Fourvière, ou bien la tête de Scève, alors que les rimes féminines de chaque côté coulent comme les fleuves au pied de la montagne, ou encore comme les larmes sur les joues de Scève. Nous devons imaginer cette représentation symbolique dans les rimes, et les comprendre comme une sorte de calligramme des rimes.

Ces rimes expriment la frustration du poète, car la division symétrique de part et d'autre du bloc de rimes masculines qui se trouve au centre du dizain montre cette division dont nous avons parlé plus tôt.

Enfin, la version de professeur Hudson est plus éloquente, car il ajoute une analyse du champ lexical présent dans les vers avant même de commencer l'analyse de la disposition des rimes. Ainsi, on peut mieux voir la corrélation entre le fond et la forme du poème.

Remontant au sommet de Fourvière, revenons à l'exemple par excellence de réflexion sur l'impossibilité de l'union et du repos chez le poète lyrique qui se transforme pour devenir Lyon : le dizain « lyonnais » le plus célèbre du recueil qui représente le mieux le lyrisme lyonnais, le XVII. Comme nous avons constaté dans notre première lecture, ce dizain contient plusieurs niveaux de signification. Dans ces dix vers, tout est présent : le mont sacré présenté comme *étant* le poète, les deux fleuves, les larmes, les ruines de Fourvière, la froidure de la glace pétrarquiste et le feu passionné de Vénus. Pourtant, Lyon n'y est pas seulement écrit en symboles et par le contenu. Si on regarde les aspects formels—surtout la disposition générique des rimes—de ce dizain, on reconnaît que Scève avait écrit Lyon et la pose lyrique du poète dans la forme même de ce poème :

Je vois en moi être ce Mont Forvière,	F
En mainte part pincé de mes pinceaux.	M
A son pied court l'une et l'autre Rivière,	F
Et jusqu'aux miens descendent deux ruisseaux.	M
Il est semé de marbre à maints monceaux,	M
Moi de glaçons ; lui auprès du Soleil	M

Se rend plus froid, et moi près de ton œil	M
Je me congèle, ou loin d'ardeur je fume.	F
Seule une nuit fut son feu non pareil ;	M
Las ! toujours j'ars et point ne me consume.	F

L'alternance masculine-féminine des rimes, si on les regarde de manière horizontale se lisent ainsi : FMFM MMM FMF. Si on considère le bloc de rimes masculines au milieu du dizain (vers 4-7) comme représentant une montagne—plus spécifiquement, le Mont Fourvière, sujet métonymique du poème, alors les rimes féminines qui entourent ce bloc peuvent être lues comme étant les deux fleuves de Lyon.¹¹ On pourrait imaginer une sorte de calligramme des rimes où le dizain représente Lyon :



 M

 FMFM MMM FMF

En fait, de chaque côté de la montagne, il y a deux rimes féminines (F) coupées par une rime masculine (M), ce qui pourrait représenter la presqu'île de Lyon qui a un fleuve à chaque côté—ou bien on voit l'image double du poète avec des larmes qui coulent de chaque œil comme « deux ruisseaux ». Donc, non seulement le poète devient Lyon, dans ce dizain typiquement lyonnais, le poème aussi devient Lyon.

¹¹ Dans ce paysage lyonnais, Scève se trouve alors entre deux mondes, le monde spirituel et vertueux du sommet du mont Fourvière, qui se trouve près des dieux (la déesse Vénus et la vierge Marie), et le monde physique aux pieds du mont avec l'union des deux fleuves. L'image de la passion de Scève est donc transcrite dans ce paysage vertical et horizontal, une déchirure entre le psychique et le physique, le spirituel et le profane.

Ce concept de calligramme et de représentation de Maurice Scève comme Fourvière dans l'alternance des rimes était un concept assez difficile à expliquer puisqu'il s'agissait de représenter ces images qui sont cachées dans l'aspect formel du poème. Je pensais que l'utilisation de schéma était le meilleur moyen de représenter ces images afin que le lecteur puisse les visualiser. Je dois dire que d'ajouter une description sur la thématique de ce dizain éclaire d'autant plus l'aspect formel qui va de pair avec le contenu du dizain.

Finalement, j'ai beaucoup appris sur la manière d'écrire pour une audience spécifique, sur l'importance de l'organisation des paragraphes, sur l'importance de bien sélectionner les informations données au lecteur, mais aussi à appuyer mes arguments avec des exemples précis et pertinents.

Conclusion

Cette méta-narration de l'article devrait aider tous ceux qui souhaitent obtenir une compréhension globale de la relation entre Maurice Scève, le lyrisme lyonnais et la ville de Lyon. Alors que la bibliographie annotée devrait faciliter un début de recherche pour tout ceux qui s'intéressent et veulent développer ce sujet, l'analyse de la disposition des rimes dans les poèmes sélectionnés devraient permettre de clarifier l'idée principale qui m'a motivée à faire cette étude, c'est-à-dire : savoir si les rimes représentaient la topographie lyonnaise et si Maurice Scève avait intentionnellement créé ce schéma pour représenter ses sentiments à travers les représentations topographiques de Lyon.

Nous avons essayé de démontrer dans notre article l'importance des liens forts qui existent entre un auteur, sa région, et le contexte culturel et littéraire de son époque. Nous n'avons bien sûr pas tout dit, et des recherches peuvent être développées sur ce poète passionnant qu'est Maurice Scève, son identité régionale et la topographie lyonnaise dans *Délie*.

Je pense qu'il serait tout aussi intéressant de voir ces mêmes correspondances chez d'autres auteurs de l'époque, je pense entre-autres à Joachim du Bellay qui a beaucoup mentionné son pays natal dans ses poèmes dans *Les regrets*.

Bibliographie

- Ardouin, Paul. *Maurice Scève, Pernette du Guillet, Louise Labé : L'Amour à Lyon au temps de la Renaissance*. Paris: Nizet, 1981.
- . *Devises et emblèmes d'amour dans la Délie de Maurice Scève ou la Volonté de perfection dans la création d'une œuvre d'art*. Paris: Nizet, 1987.
- Aynard, Joseph, Ed. *Les poètes lyonnais: Précurseurs de la Pléiade (Maurice Scève, Louise Labé, Pernette du Guillet)*. Paris: Bossard, 1924.
- Baur, Albert. *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise : étude d'histoire littéraire*. Paris: Honoré Champion, 1906.
- Boucher, Jacqueline. *Lyon et la vie lyonnaise au XVIe siècle : textes et documents*. Lyon: Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 1992.
- Champier, Symphorien. *L'Antiquité de la cité de Lyon, ensemble la Rebeine ou rébellion du populaire contre les conseillers de la cité en 1529, et la hiérarchie de l'église métropolitaine*. Lyon: Henry Georg libraire-éditeur, 1884.
- Chang, Leah. « Spectacle, Sublimation, and Civic Pride in Scève's 'L'entrée de la Royne.' » *Romance Quarterly* 54.2 (2007) : 124-135.
- Cooper, Richard, Ed. *Maurice Scève, The Entry of Henry II into Lyon, September 1548*. Tempe, AZ : Medieval & Renaissance Texts & Studies, 1997.
- Corrozet, Gilles. *Catalogue des villes et citez assises es troys gaulles, avec un traicté des fleuves et fontaines, illustré de nouvelles figures*. Paris: chez Denis Janot, 1539.
- Culler, Jonathan. «Why Lyric?» *PMLA* 123.1 (2008): 201-06.
<<http://www.mlajournals.org.erl.lib.byu.edu/doi/pdf/10.1632/pmla.2008.123.1.201>>

- De Certeau, Michel. «Walking in the City.» *The Practice of Everyday Life*. Berkeley: University of California Press, 1984.
- De Rougemont, Denis. *Love in the Western World*. Trad. Montgomery Belgion. Princeton: UP, 1983.
- Fenoaltea, Doranne, et Paul Ardouin. « La Délie de Maurice Scève et ses cinquante emblèmes : Ou les Noces secrètes de la poésie et des signes. » *Renaissance Quarterly* 37:3 (1984): 482-85.
- Gabe, Dorothy. «Maurice Scève: A Person Honored by Lyon.» *Intellectual Life in Renaissance Lyon; proceedings of the Cambridge Lyon colloquium, 14-16 April 1991*. Cambridge French Colloquia: Cambridge, 1993. 193-203.
- Giudici, Enzo. « Maurice Scève paysagiste. » In Yves Giraud, *Le paysage à la renaissance* Fribourgh: Editions Universitaires de Fribourgh, 1988.
- Hodges, Elisabeth. «Scève's Urban Poetics.» *Urban Poetics in the French Renaissance*. Burlington, VT: Ashate, 2008. 77-102.
- Huchon, Mireille. « Magnificences de Lyon et fureur poétique au milieu du siècle. » *Louise Labé, une créature de papier*. Genève : Droz, 2006.
- Hudson, Robert J. «Clément Marot and the « Invention » of the French Sonnet : Innovating the Lyrical Imperative in Renaissance France.» *Anthropoetics* 4:2 (2009): 1-33.
<<http://www.anthropoetics.ucla.edu/ap1402/1402hudson.pdf>>
- Joukovsky, Françoise. « Lyon Ville Imaginaire. » *Il Rinascimento a Lione : atti del congresso internazionale*. Rome: Ed. dell'Ateneo, 1988.
- Labé, Louise. *Œuvres poétiques: précédés des Rymes de Pernette du Guillet avec un choix de Blasons du Corps féminin*. Ed. Françoise Charpentier. Paris: Gallimard, 1983.

- Le Marguet, Claude. *Myrelingues la brumeuse, ou L'an 1536 à Lion sur le Rhône*. Lyon : Albert Guillot, 1976.
- Nash, Jerry C. « Mont côtoyant le Fleuve et la Cité : Scève, Lyons, and Love. » *French Review* 69.6 (1996) : 943-54.
- Paradin, Guillaume. *Mémoires de l'histoire de Lyon*. 1573. Lyon : Dioscor, 1985.
- Rigolot, François. « Louise Labé and the 'Climat Lyonnais' .» *French Review* 71:3 (1998)
- Roubichou-Stretz, Antoinette. *Maurice Scève et l'École lyonnaise*. Paris: Bordas, 1973.
- Saunier, Pierre Yves. « Haut-lieu et lieu-haut : la construction du sens des lieux. Lyon et Fourvière au XIXe siècle. » *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 40.2 (1993): 202-27.
- Saulnier, Verdun-Louis. *Maurice Scève (ca. 1500-1560)*. 2 Vol. Paris: Klincksieck, 1948-49.
- Scève, Maurice. *Délie, Objet de plus haute vertu*. Ed. Françoise Charpentier. Paris: Gallimard, 2009.
- . *Délie, Objet de plus haute vertu*. Tome 2. Ed. Gérard Defaux. Genève: Droz, 2004.
- . *La Deplourable fin de Flamete (...)*. Lyon: Francoys Juste, 1535.
- Vignes, Jean. « 1500-1600. » *La poésie française du Moyen Age jusqu'à nos jours*. Ed. Michel Jarrety. Paris : PUF, 1997.
- Weber, Henri. *La création poétique au XVIe siècle en France : de Maurice Scève à Agrippa d'Aubigné*. Paris: Nizet, 1994.